

Cahiers du genre, « Politiques de la représentation et de l'identité. Recherches en *gender, cultural, queer studies* », no 38, 2005, L'Harmattan.

Virginie Descoutures

Number 53, Spring 2005

Identités : attractions et pièges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011654ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011654ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Descoutures, V. (2005). Review of [*Cahiers du genre*, « Politiques de la représentation et de l'identité. Recherches en *gender, cultural, queer studies* », no 38, 2005, L'Harmattan.] *Lien social et Politiques*, (53), 157–159.
<https://doi.org/10.7202/011654ar>

références aussi bien à la littérature académique et philosophique qu'au roman et au cinéma, auquel certains pourront sans doute reprocher ce qui fait aussi une de ses principales qualités : aller à l'essentiel.

Claude Martin
CNRS, CRAPE-UMR 6051, IEP de
Rennes et Université de Rennes 1
LAPSS, École nationale de la santé
publique, Rennes

Notes

¹ Nous pensons ici à des ouvrages comme ceux de Bernard Lahire (*L'homme pluriel*, Nathan, 1998, et *Portraits sociologiques*, Nathan, 2002) sur les forces internes (dispositions) et externes (contextes) qui déterminent nos comportements et attitudes, ou à l'ouvrage de François Dubet (*Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994). On pourra se reporter également au travail collectif dirigé par Jean-Noël Chopart et Claude Martin (*Que reste-t-il des classes sociales ?*, éditions ENSP, 2004).

² Notamment dans *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune* (Paris, Nathan, 2000) et dans *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien* (Paris, Nathan, 2003).

- **Cahiers du genre**, «**Politiques de la représentation et de l'identité. Recherches en gender, cultural, queer studies**», no 38, 2005, L'Harmattan.

Les *Cahiers du genre* sont l'une des trop rares revues dans le champ des sciences sociales en France à «mettre l'accent sur les débats théoriques relatifs aux rapports sociaux de sexe et de pouvoir. [Ils ont] pour objectif de contribuer à la production de nouveaux outils et analyses dans [ce] champ». Ce numéro, coordonné par Madeleine Akrich, Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey, y contribue largement en présentant des articles pluridisciplinaires (études cinématographiques, histoire,

philosophie, sociologie) d'auteurs internationales (États-Unis, France, Norvège, Suisse), ayant chacun pour vocation de proposer une réflexion sur la manière dont les *gender, cultural* et *queer studies* sont d'un apport indispensable, d'une part pour nos disciplines (en tant que réflexivité portée sur les modes de production de la science), d'autre part pour transformer les représentations, les normes, le sens du monde institué (en tant que mode de production de politiques de l'identité).

En France, c'est un euphémisme de dire que ces *studies*, pour lesquelles nous n'avons pas de nom¹, ne sont pas complètement familières aux milieux académiques. Cependant, «l'actualité américaine» comparée à «l'actualité française» fait l'objet de nombreux débats, séminaires et numéros de revues dans le champ académique². C'est le cas de la journée d'études qui est à l'origine de ce numéro, consacrée à la «question de l'emprunt, de la référence, du voyage des idées, de leur appropriation et réappropriation, et donc de leur capacité à représenter — du savoir, de nouveaux objets, de nouvelles questions, mais aussi de nouveaux groupes, et en particulier, des minorités — ici et là-bas».

L'intérêt d'aborder ces questions est aussi de faire apparaître que l'essentiel de la production scientifique les concernant est en langue anglaise, ce qui sans doute n'en facilite pas l'accès pour qui est peu socialisé à la lecture d'articles en langue étrangère. Il s'agit donc également de porter une attention toute particulière à la question de la traduction (et donc de la représentation) d'ouvrages scientifiques anglo-saxons en France.

En forme d'hommage rendu à celle que l'on considère comme la fondatrice de la théorie *queer*, la préface de Judith Butler à la seconde édition de *Gender Trouble*³, traduite en français, ouvre le recueil des contributions.

L'auteur y évoque la genèse de l'ouvrage, précise ses intentions et revient sur la réception de son livre et sur les discussions théoriques et politiques qu'il a suscitées. «*Gender Trouble* est un livre qui cherchait à dévoiler comment nos façons mêmes de penser ce qui est possible comme “genre de vie” [*in gendered life*] sont forcloses par des présupposés courants et violents.» Le présupposé critiqué est celui de l'hétérosexualité, que l'on trouve dans la théorie littéraire féministe américaine, mais aussi chez certain-e-s auteur-e-s français-e-s dont les théories, consacrées aux USA comme constituant le *French Feminism*, vont être critiquées par Butler à partir du post-structuralisme français. «Ce que j'ai fait dans *Gender Trouble*, c'est finalement un travail de *traduction culturelle*⁴. [...] Sous certains aspects, le post-structuralisme a tout l'air d'un formalisme qui se désintéresse du contexte social et de tout but politique. Mais ce n'est pas vrai de la façon dont il fut repris aux États-Unis. Aussi, ce que je voulais faire, ce n'était pas “appliquer” le post-structuralisme au féminisme mais reformuler cette théorie dans une perspective proprement féministe.»

Sa position est fondée sur la mise en question de la norme hétérosexuelle par la théorie de la performance du genre. Elle démontre d'abord le caractère socialement construit du genre (le genre n'est pas une manifestation naturelle du sexe, il ne renseigne pas ou ne devrait pas renseigner sur la sexualité, il est l'effet naturalisé, stabilisé d'une performance). Elle affirme ensuite que le genre est acquis, produit; il prend corps («processus de naturalisation»), non pas par une action unique, mais à force d'être répété («répétition et rituel»). «Un processus qu'il faut comprendre, en partie, comme une durée temporelle soutenue dans et par la culture [hétérosexuelle]».

Dans la lignée de l'emprunt, la contribution de Cynthia Kraus traite de la construction du *French Feminism Made in USA*, critiqué comme antiféminisme différentialiste par les féministes françaises. Elle discute l'hypothèse de Christine Delphy suivant laquelle le *French Feminism* n'est qu'une construction américaine, une version biaisée de la réalité du féminisme en France, qu'il ne pourrait donc pas représenter. Ce faisant, elle se propose «d'analyser la nature et les modes de la résistance que rencontrent les productions intellectuelles anglo-américaines en France», mais aussi la manière dont les féministes françaises «anglo-américanisent» («*Anglo-American Feminism made in France*») les questions féministes autour du concept de genre. Pour l'auteure, les «démêlés» de certaines féministes françaises avec le concept de genre sont le signe d'une «crise de la représentation scientifique *parmi* les féministes *ici* et *maintenant*». Cette crise est également dans la distinction entre «les plus anciennes» et «les plus jeunes» des féministes. «La question de l'âge masque, il me semble, celles plus politiques mais aussi plus délicates de la transmission à *double sens* entre générations de féministes, de la relève féministe *dont la relève académique*.» L'auteure nous enjoint d'utiliser le concept de genre, qui lui semble le plus approprié

parce que transdisciplinaire, mobilisateur, politique, et parce qu'il traduit dans le champ scientifique un mouvement social.

L'article de Liane Mozère présente et interroge le concept de devenir-femme développé par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Pour eux, les institutions constituent des groupes et des catégories «majoritaires», «minoritaires», porteurs de normes, et d'assignations («La constitution de l'homme transforme tout non-homme en minorité»). Ainsi, le devenir-femme est un processus pour «se déprendre des rôles définis en terme de genre», que Deleuze et Guattari définissent comme un autre rapport à soi et au monde, une «autre manière de sentir» et d'être affecté. «Si le devenir-femme suppose un travail sur soi pour se déprendre des injonctions axiomatiques et des assignations identitaires, c'est [...] une politique, Deleuze et Guattari diront une "micropolitique"», qui met en question l'ordre institué et fait advenir de nouvelles possibilités de vie.

Geneviève Sellier montre quant à elle pourquoi les études filmiques françaises n'ont pas intégré les approches *gender*, qui «ont l'intérêt d'aborder le cinéma à partir de l'expérience qu'en font les spectateurs», selon leur identité sexuée, leur orientation sexuelle, alors même qu'en France, l'université «continue à entretenir et à transmettre la fiction d'une culture d'élite où le génie créateur échapperait aux détermination de sexe et de classe». L'explication qu'elle en donne réside dans la manière dont se sont constituées en France, dans les années vingt, les études filmiques «[qui ont construit leur] légitimité culturelle dans une démarche inverse, qui a privilégié les approches esthétiques les plus formalistes, de façon à transformer ce divertissement populaire en objet de la culture d'élite — masculine». À partir des années cinquante, cette vision est relayée par les *Cahiers du cinéma*, qui

promeuvent un cinéma où seul le style de l'auteur compte, laissant de côté le contenu sociologique, psychologique et négligeant le contexte de production et de réception des œuvres cinématographiques. L'autre contribution de G. Sellier est de nous présenter une large bibliographie à travers l'exemple d'analyses d'auteurs anglo-saxons.

Maneesha Lal propose, en relatant la mise en place de l'Association nationale d'aide médicale aux femmes indiennes par la comtesse Dufferin, vice-reine des Indes (1885-1888), une analyse des politiques médicales britanniques dans l'Inde coloniale. Ce fonds fut institué afin de former un personnel médical féminin et de construire des hôpitaux spécifiquement pour les femmes et les enfants. L'argument utilisé était que les femmes hindoues et musulmanes n'acceptaient pas de se faire soigner par les hommes médecins. Or cet argument a surtout servi aux femmes britanniques pour s'émanciper et exercer librement leur pratique, ce qui n'était pas possible en Grande-Bretagne, et les femmes indiennes ont toujours gardé un statut inférieur, demeurant «cantonnées à des postes d'"assistantes hospitalières", au terme d'études sanctionnées par un simple "certificat"». En vérité, les Indiennes n'ont que très rarement pu utiliser les services médicaux offerts, qui étaient situés dans les centres-villes et s'adressaient donc davantage à l'élite qu'à la masse des femmes indiennes vivant dans les campagnes.

Ingunn Moser, par le récit d'un entretien avec un «handicapé», s'interroge sur ce qui est «humain», «normal» et «valide». Grâce à ses recherches, elle a remarqué que le principe de normalisation qui domine les politiques et les pratiques de soin et d'aide aux personnes handicapées vise à insérer ces dernières par des moyens relevant de manœuvres d'exclusion. Elle propose de modifier notre manière de percevoir le handicap en le considé-

rant, non pas en référence dépréciée (dite d'incapacité) à une norme (dite de validité, «qui situe l'action organisée, la mobilité et la subjectivité dans un corps humain naturalisé et déterminé»), mais en regard des compétences et capacités développées par la personne handicapée (pour se rendre valide). Ainsi, l'auteure confronte au discours normalisant différents discours qui visent à contourner l'ordonnement discursif en montrant que la «capacité» et «l'incapacité» sont des productions naturalisées.

En somme, et comme le soulignent les coordinatrices de ce numéro, il s'agit, «en ouvrant le monde à la variation du genre, d'élargir le projet théorique et politique du féminisme à l'inclusion de ceux qui sont marqués comme différents».

Virginie Descoutures
Cerlis, Université Paris 5-CNRS
et Université Bordeaux 2

Notes

- ¹ Sans entrer dans la discussion de l'équivalence avec les *études féministes*, on peut souligner que ces dernières ne sont pas institutionnalisées comme les départements outre-atlantique : impossible de trouver *chez nous* des étudiants en études féministes.
- ² À titre non exhaustif, notons la tenue depuis 2001, à l'École normale supérieure, d'un séminaire «Actualité sexuelle» animé par Éric Fassin, Michel Féher et Michel Tort, «ouvert à tous», où l'actualité américaine a toujours largement sa place; voir aussi le dernier numéro de la *Revue d'histoire des sciences humaines* (no 11, 2004), en particulier Rebecca Rogers, «Rencontres, appropriations et zones d'ombre : les étapes d'un dialogue franco-américain sur l'histoire des femmes et du genre».
- ³ *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999 [1^{re} éd. 1990]. La version française (traduction de Cynthia

Kraus) devrait paraître aux éditions de La Découverte en 2005.

- ⁴ C'est nous qui soulignons; un peu plus loin : «la théorie a changé de visage en faisant précisément l'objet d'appropriations culturelles. La théorie s'est trouvé un nouvel espace, nécessairement impur, où elle émerge dans et par la traduction culturelle et comme le fait même de celle-ci» (p. 19).